

ÉLOGE DE LA RUPTURE

Jean-Marie Muller *

Force est d'en convenir : le cours du monde charrie quantité d'iniquités et d'injustices. Pour le malheur des hommes. Chacun les connaît : misères, famines, exclusions, racismes, totalitarismes, guerres, massacres, génocides, catastrophes écologiques... Cependant, dans nos sociétés privilégiées, les événements tragiques qui constituent la matière première de l'actualité et font la une des médias ne suscitent chez le plus grand nombre des citoyen(ne)s que des émotions passagères et ne provoquent pas une véritable prise de conscience. Blottis au sein de la majorité silencieuse, ils vivent d'accommodement, de résignation, d'habitude et d'obéissance. Un sentiment d'impuissance s'installe et prévaut. Ils tentent, au jour le jour, de sauvegarder leurs intérêts et de jouir de leurs plaisirs. Non point que tout soit mesquin dans la vie que chacun(e) mène au jour le jour. Il y a place pour de vraies générosités et de vraies joies. Il y a place aussi pour des malheurs personnels auxquels celles et ceux qu'ils frappent font face avec courage et dignité.

Il n'empêche, pour l'essentiel, face à l'inacceptable, ils ne s'insurgent pas, ils ne se révoltent pas. Ils acceptent. Ils obéissent. Les clercs eux-mêmes, qu'il soient laïcs ou religieux, ces « intellectuels » qui sont en charge d'énoncer et d'enseigner les valeurs universelles qui donnent sens à l'existence et à l'histoire des hommes, déroulent des discours plats, lisses, sans prise sur l'actualité. Certes, ils font généralement de belles phrases, mais qui s'évanouissent dans l'abstraction. Ils font souvent appel à de bons sentiments, mais qui restent désincarnés. Au mieux, ils rappellent les principes d'une morale convenue qui laisse les événements indifférents. Les universitaires tiennent tranquillement des discours académiques brillants, mais ils veulent « prendre du recul » alors qu'ils devraient « prendre de l'avance ». Le déficit intellectuel du débat public est amplifié par le fait qu'il tend à être monopolisé par les politiciens qui manient continûment avec la plus sincère mauvaise foi la langue de bois. Ajoutée à cela la place démesurée accordée par les médias aux membres de la galaxie « people » dont les propos immatures viennent encore appauvrir le débat public. (Parfois, cependant, d'heureuses exceptions viennent confirmer la règle.)

La pensée dominante est molle, souple, malléable, cotonneuse, flasque. Elle ne dicte pas sa loi à l'événement, mais se laisse conduire par lui. La pensée doit être dure, pour la simple raison que la dureté est la seule alternative à la mollesse. La marque de

l'esprit est d'être dur. Seule la dureté permet à la pensée de n'être pas modelée par la pression de l'événement mais de lui résister. Ce qui caractérise en définitive les discours des clercs, c'est qu'ils n'opèrent ni ne préconisent de rupture avec le désordre du monde. L'État attend des citoyen(e)s qu'ils se « tiennent sages » et « obéissent sagement » comme des enfants qui ne font pas de bêtises. Alors que l'exigence philosophique – la « philosophie » n'est-elle pas « l'amour de la sagesse » ? - qui fonde la sagesse appelle à la rupture. Seule une éthique politique de rupture peut permettre de faire face aux défis de l'histoire. La pensée juste est une dissidence. Souvent une désobéissance. Elle déconstruit les alibis offerts par les propagandes idéologiques qui servent à légitimer l'inhumain. Face à l'injustice, le choix est toujours entre la collaboration et la résistance. La facilité est de collaborer. La difficulté est de prendre le risque de résister. Et toute résistance est une rupture.

Le monde attend des intellectuels qui soient des hommes de rupture, qui disent « non » et appellent à dire « non ». Les hommes de conviction n'écrivent pas de traités savants, ils ne construisent pas de théories inintelligibles. Ils ne se contentent pas de protester et de dénoncer en rappelant des principes généraux. Ils interviennent directement en osant une parole subversive sur la place publique pour faire face à l'événement. Ils s'engagent personnellement, physiquement, corporellement. A leur propre risque. Ils accusent les puissants, au grand scandale des bien-pensants. Ils entrent en conflit. En résistance. Leur parole devient action, action directe, désobéissance civile. Ils ne prédisent pas l'avenir. Ils l'inaugurent.

* *Philosophe et écrivain, Jean-Marie Muller est l'auteur du Dictionnaire de la non-violence (Éditions Le Relié Poche).*